

PAN !

Danser n'a jamais été mon fort, j'avais la grâce d'un brindille anémique, et en plus de ça je ne voyais plus Vincent. Il m'avait évité de conduire jusqu'ici, mais il m'aurait jeté de la voiture s'il avait vu un jeune trentenaire ne serait-ce que partiellement attirant fumer devant la boîte.

Pour contrer ma nouvelle solitude, j'ai commandé un verre au bar mais lorsque mon martini est arrivé, je ne pouvais plus trouver mon portefeuille. Je l'avais laissé dans mon manteau au vestiaire. Je m'excusais auprès du serveur mais il ne me regardait pas, son regard était figé sur la porte d'entrée. il se mit à hurler et une balle lui traversa la gorge, il tomba. Pan, le miroir derrière lui explosa en un million d'éclats. Pan, une troisième balle ricocha contre le robinet à bière. Pan, je m'écroulai.

Les débris des verres entaillaient mes bras nus, l'alcool imbibait mes plaies et je me contorsionnais de douleur. Mes yeux se fermaient mais des larmes s'en échappaient. un coup de feu retentit, d'autres suivirent. Une main m'agrippa le bras, c'était fini, je le savais. Les tirs persistaient, réguliers, automatiques, ils dansaient sur la musique et puis s'essoufflèrent. La dernière balle fut la pire, en retard, elle me surprit. Je m'endormis.

Lorsque je me suis réveillé, j'étais dans un lit d'hôpital. Vincent se précipita vers moi pour m'enlacer. J'en ai crié de douleur puis j'ai vu mon abdomen bandé. La tâche rouge sur ma hanche droite me laissait deviner pourquoi j'étais ici.

- Oh mon Dieu, Etienne ! J'ai bien cru que tu y étais passé aussi !
- Si tu continues à me serrer aussi fort, ça pourrait être le cas ! Rétorquais-je en le repoussant doucement. Et toi tu vas bien ?
- Oui moi je n'ai rien, je n'étais même pas dans la pièce, mais les gens au bar... son silence m'en dit plus que ses mots
- Combien ? Ai-je demandé, abattu.
- Deux, le barman et un client.
- Je ne comprends pas, c'était un terroriste ? Pourquoi il a fait ça ?
- Je n'en sais rien, peut-être mais ne t'inquiètes pas la police est à sa recherche. Ça fait trois jours que ça tourne en boucle aux infos.

- Trois jours ? M'exclamais-je. J'ai dormi trois jours ? Où sont mes parents ? Je me raidis, frappé par ma bêtise.
- Je...
- Non c'est bon, ne réponds pas, tout va bien.

Je suis rentré chez moi une semaine plus tard. Les médecins avaient sûrement pitié de moi à force de voir défiler les policiers et journalistes dans ma chambre, et ont préféré que je me repose en lieu sûr. Vincent me rendait visite tous les jours mais je voyais qu'il souffrait, alors jeudi dernier, je lui ai dit de retourner dans le Sud, pour revoir sa famille et reprendre ses esprits loin du drame.

Quand je suis entré dans mon appartement, on aurait pu croire que j'y avais vécu les deux dernières semaines. Il était aussi mal en point que moi. Des déchets jonchaient le sol, une odeur de nourriture fermentée agrippa mes narines et les meubles n'étaient plus que devinables sous les vêtements sales. Je m'étais habitué à vivre dans ce désordre ambiant mais les murs blancs aseptisés de l'hôpital contrastaient, ils révélaient les nuances de mon chaos : la paroxétine dans le vide-poches, les brochures de centres d'aide sur la table du salon et les numéros d'urgence sur le réfrigérateur. Il y avait celui de Vincent, j'ai pleuré. C'était de nouveau une voix derrière un téléphone, j'étais de nouveau seul.

Le lendemain de mon retour, on sonna à la porte en début d'après-midi. Je décidai de ne pas me lever de mon lit mais au bout de trois sonnettes, j'ai eu espoir que Vincent soit revenu. Mais ce n'était pas lui derrière la porte, c'était un jeune garçon aussi propre que moi, brun avec une acné marquée. Il avait les traits d'un adolescent, mais le visage creusé d'un vingtenaire épuisé par ses études.

- Bonjour. Lui dis-je le questionnant du regard.
- Bonjour monsieur, je m'appelle Mathéo Bastier, je voulais vous parler du dimanche 12 juin. Dit-il avec une assurance déconcertante.
- Mais vous me suivrez partout ! Je n'ai pas la tête à ça, au revoir ! Dis-je en voulant claquer la porte.
- J'y étais. Me répondit-il calmement en arrêtant mon mouvement.

Après un instant de réflexion je lui dis :

- Entre.

Avant de s'asseoir, il sortit quelque chose de son sac à dos : mon manteau.

- Avant de commencer je devrais vous rendre ça.

Je le pris et restais muet, quelque chose était étrange avec ce garçon mais je ne savais pas encore quoi. Comme je restais silencieux, il continua :

- Quand le gars qui a tiré est entré, j'allais vers vous. Je travaillais au vestiaire pour aider mes parents à payer les factures, et je vous avais vu galérer avec votre portefeuille donc je vous ramenais votre manteau. Quand il a tiré pour la première fois, je me suis couché par terre direct. J'ai des super bons réflexes vous savez, mon père c'est pas un rigolo. J'ai attendu que ça passe en essayant de voir à quoi ressemblait le gars, mais vous êtes tombé pile devant moi, alors je vous ai choppé pour vous décaler, mais vous aviez l'air bien mort.
- C'était ta main qui m'a tenu ? Le coupais-je, assommé par cette information. Je le voyais chercher ses mots, étonné par ma réaction alors je lui fis signe de poursuivre.
- Quand il a arrêté de tirer, j'ai couru pour aller dehors par l'autre sortie. Je l'ai vu détalier comme un fou vers les quais, j'ai enfilé votre manteau et j'ai essayé de le suivre, mais j'ai super mal aux genoux avec ce travail ; on doit rester debout toute la soirée c'est horrible !
- Mais tu l'as suivi quand même ? Le pressai-je.
- Oui, il courait pas très droit, il a même fait tomber son flingue à un moment. C'est là qu'il m'a vu, et qu'il a commencé à escalader le mur d'une résidence. Il s'est agrippé à une gouttière comme un chat, mais un chat bourré alors. Il a réussi à grimper jusqu'au premier balcon, la fenêtre était ouverte et il s'est enfui par là. Je l'ai perdu à ce moment-là.
- Et après tu as fait quoi ?
- Je suis rentré chez moi et j'ai dit à mes parents que je m'étais fait virer. Je me suis pris deux paires de baffes et je suis allé dormir.
- Pourquoi tu leur as menti ?
- Parce qu'ils auraient su que j'étais gay et mes parents aiment pas les homos.

Je restais silencieux un moment avant de lui demander :

- Et tu as prévenu la police ?
- Pour leur dire quoi ? Que j'ai vu le gars s'enfuir ? Inutile.

Je me suis tu à nouveau. Un malaise s'installait, il avait une demande au bord des lèvres, l'air en était lourd. Il reprit :

- Je veux le retrouver. Me dit-il du ton assuré qu'il essayait de maintenir depuis le début de la conversation.
- Sans moi. Répondis-je un peu trop sèchement.
- Vous voulez pas savoir qui a fait ça ? Pourquoi ? Vous en avez pas marre d'avoir des gens qui vous regardent mal dans la rue juste parce que vous avez embrassé Martin et pas Martine ? Parce que vous préférez danser que soulever de la fonte ? Et puis même si on veut en soulever de la fonte, on se fait quand même insulter, c'est pas notre place. Mais moi je les emmerde ces connards ! Je les emmerde ! Et je compte bien l'envoyer en taule celui-là ! Et qu'il y crève tiens ! J'en ai rien à foutre !

Il s'arrêta essoufflé, pleura, et courut vers la porte d'entrée. Il avait perdu le contrôle.

Je l'ai laissé partir puis, pris de remords, j'ai attendu à la fenêtre de le voir passer dans la rue pour lui crier « Reviens demain. Je t'aiderai. »

Le lendemain, Mathéo est revenu et nous avons essayé de joindre les gens qui étaient présents ce soir-là. Nous avons commencé par Vincent. Son témoignage ne nous a pas avancé, il était aux toilettes lors des tirs. Ce qui était plus intéressant, c'est qu'il avait obtenu le numéro du vigil. L'échange avec lui semblait lui aussi infructueux, jusqu'à ce que la conversation prenne un tournant intéressant.

- Donc vous n'avez aucune idée de qui peut être cet homme ?
- Oh je sais surtout que ce n'était pas un homme.
- Vous avez vu son visage ? lui demandais-je.
- Non, pas son visage, mais disons que j'ai rarement vu un homme tirer dans une foule d'homosexuels en portant du vernis à ongles.

Malgré la description particulièrement précise des mains de la tueuse qui suivit, notre seule déduction restait qu'elle était une femme. Cette information complémentaire fut notre unique consolation après les échecs qui s'enchaînèrent.

Après des jours à retourner sur les lieux de la tuerie, interroger le personnel qui se remettait à peine du traumatisme, et chercher un indice dans la moindre trace suspecte sur les murs de la boîte, force était de constater que notre enquête ne menait à aucune piste.

C'est dans cet état d'esprit défaitiste que se poursuivait l'été. Mathéo semblait aller de l'avant, il avait trouvé un nouveau travail contrairement à moi, et venait chez moi le soir pour continuer cette enquête, qui s'apparentait désormais à des balbutiements d'enfants qui auraient reçu pour Noël, la panoplie du petit détective. Lorsque Mathéo rentrait chez lui, ses parents n'avaient que faire des horaires démentiels de leur enfant mineur, et le battaient s'il venait à les réveiller par mégarde. Je me demandais comment il pouvait aussi bien cacher ses hématomes. L'argent qu'il gagnait, il en cachait une partie chez moi, il voulait économiser pour le jour où il partirait de chez lui. Il serait majeur le 30 août et il attendait ce jour plus que tout.

A la fin du mois de juillet, nos efforts ont cessé, nous passions nos soirées à jouer aux jeux de société, ou à danser dans le salon dont nous pouvions maintenant voir le sol. Quand Mathéo avait commencé à venir régulièrement, je m'étais décidé à ranger l'appartement. Je voulais qu'il puisse trouver un endroit sûr et propre quand il viendrait chez moi, je ne voulais pas qu'il ressente l'obligation de prendre en charge un autre adulte.

En plus de vivre dans un environnement sain, j'avais retrouvé en rangeant mes vieux costumes de théâtre. Le lycée me paraissait si loin désormais. Cette époque où je pouvais boire comme un trou et conduire comme un pilote de formule 1, je la chérissais comme un enfant son jouet favori, Mathéo, lui, la fuyait comme la peste.

Le soir des dix-huit ans de Mathéo, j'avais préparé un gâteau à trois étages, mis la première playlist « musiques de jeunes » sur spotify, et inondé le salon de ballons. Quand il est arrivé, il avait ses valises à la main. Il avait tout dit à ses parents : son homosexualité et sa présence lors de la fusillade. Ils n'ont même pas hésité avant de le mettre à la porte. Les larmes séchaient encore sur ses joues. C'est en le voyant, privé de famille, seul, la vie devant lui que j'ai décidé de lui raconter :

- Quand j'avais ton âge, je voulais devenir comédien, j'avais des projets immenses, je voulais intégrer la comédie française, être reconnu partout dans le monde, écrire mes propres pièces.
- Ah ouais ? Je t'imaginais pas du tout comme ça.
- Oh si crois moi, j'étais comme ça.

Je me suis arrêté un instant avant de reprendre.

- Mais un soir, nous revenions d'une de mes représentations avec mes parents et ma sœur, je conduisais et j'ai vu le chauffeur du 4x4 en face de moi se déporter sur ma voie. J'ai freiné, trop tard.

Je pris une nouvelle pause, je devais respirer.

- De cet accident, il n'y a eu que deux survivants, la fille du chauffeur qui nous avait percuté, et moi. On me l'a annoncé à l'hôpital, je ne les croyais pas. Je comprenais le fait que toute ma famille venait de mourir et que j'étais seul désormais. Ce que je ne croyais pas, c'était que moi j'étais en vie. Je sentais mes organes se déchirer en moi, les larmes m'étouffer, mes os se briser un à un sous le poids du chagrin, je ne pouvais pas être en vie.

Une larme coula sur ma joue.

- Après ça j'ai fait des études de médecine, je voulais être de l'autre côté. Je ne voulais plus qu'on me fasse souffrir comme ça, je voulais avoir le pouvoir, être à l'abri des mauvaises nouvelles. Après quinze ans, c'est devenu trop dur, je vivais avec le fantôme de cet événement tous les jours, j'étais un mauvais médecin et je suis tombé en dépression. J'ai quitté l'ordre et j'ai vécu de mes économies pendant cette dernière année.

Un silence s'installa entre nous, Mathéo voulait me laisser le temps de reprendre mes esprits mais s'il s'était tu plus longtemps j'aurais fondu en larmes. Heureusement, il me demanda :

- Et cet homme dans la voiture, comment il s'appelait ?
- Edouard Bel. Sa femme était morte six ans plus tôt. Il y avait si peu de monde à son enterrement, j'ai eu de la peine pour lui.
- Tu es allé à son enterrement ? M'interrompit Mathéo.
- Je voulais des réponses, et j'ai trop posé de questions. Je m'en voulais d'avoir perturbé le deuil de ses proches donc je suis parti après la messe.
- Et sa fille ?
- Orpheline comme moi, elle s'appelle Jeanne. J'ai toujours voulu entrer en contact avec elle mais elle n'a jamais voulu. Je la suis sur instagram mais je crois qu'elle ne le sait pas. Elle a une centaine de milliers d'abonnés, elle fait des vidéos de grimpe libre en montagne, c'est assez impressionnant.

- Et tu n'as jamais pu lui parler ?
- Si mais que très récemment. Il se trouve que c'est une amie de Vincent, et qu'il montait aussi en Normandie pour lui rendre visite dans sa maison familiale. J'ai saisi l'occasion et lui ai envoyé un message avec le portable de Vincent, dans la voiture pour aller en boîte. Mais je n'ai jamais vu sa réponses parce qu'il avait besoin de son téléphone pour poster une story.
- Qui poste une story au volant sérieux ? Répondis Mathéo.
- Quelqu'un qui veut absolument que tous ses prétendants sachent qu'il va « s'éclater à misterb&b » mais bon ce n'était pas un problème, finalement il n'est pas allé chez Jeanne à cause de la fusillade. C'était même plutôt bénéfique puisqu'elle a appris ce qui s'était passé, et elle m'a proposé de passer demain à l'appartement.

Après cela, nous nous sommes couchés. J'avais préparé la chambre d'ami pour Mathéo, mais je n'avais pas l'impression de faire le lit d'un ami, je me sentais comme un père qui accueille son fils. Depuis la fusillade, Mathéo était passé d'inconnu à la personne qui m'étais le plus proche. J'avais arrêté les antidépresseurs et passé un entretien pour le poste de guichetier au théâtre du bas de la rue. Tout allait mieux pour moi, et Mathéo était désormais libéré de ses parents et heureux d'avancer sans chaînes à ses pieds. Je n'aurais pas réussi sans lui, et il n'aurait pas réussi sans moi.

Allongé dans mon lit je pense à tout ce bonheur, et tout à coup, mon sang se glace, mes yeux frémissent dans leurs orbites, mes membres se plaquent au matelas, je veux hurler : la story, le message, le vernis, l'escalade ! Je ne suis pas le blessé chanceux d'une fusillade, j'ai survécu à mon assassinat. Ma curiosité lors de l'enterrement, mon freinage tardif, est ce bien lui qui m'est rentré dedans ? Est-ce moi qui ne veut pas voir la vérité en face ? Oh oui cette voiture je l'ai percuté, à pleine vitesse, parce que j'étais un adolescent ivre, j'avais bu après le spectacle et je l'avais caché ! C'est le canon du pistolet posé sur mon front qui me l'aura fait réaliser : Jeanne.

PAN !